

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le planta dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]

Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 2 St. Hyacinthe, — Province de Québec, — Mercredi, 26 Avril 1871.

No 31

Nous croyons utile de reproduire les remarques suivantes, que nous avons publiées l'année dernière, sur les soins à prendre pour semer le blé, et sur le moyen d'empêcher les corneilles d'arracher le blé-d'inde !

QUESTIONS.

Ondemande 1o. Combien doit-on semer de graine de mil par arpent de terre neuve ou grasse ?

2o. Combien de graine de trèfle par arpent ?

3o. Existe-t-il quelque appareil pour égrenier et cribler le trèfle ?

Nous soumettons ces questions aux chefs agricoles et à tous nos lecteurs. Qui répondra ?

MM. Maynard & Cie ont acheté un magnifique étalon, descendant du *Champion* et d'une jument St. Laurent. C'est un bel animal qui pèse déjà 1,400 livres. Quoiqu'il n'ait encore que 3½ ans. Il a été payé \$400.

La Société d'Agriculture du comté de Soulanges vient de faire l'achat d'un bel étalon canadien de M. Louis David, de St. Lambert. Le cheval est âgé de six ans et a été primé aux expositions provinciales. Il a été vendu \$600. Cette acquisition prouve le bon goût et l'esprit de progrès de la Société d'Agriculture de Soulanges en même temps que la vente fait honneur à l'intelligent éleveur, M. David.

Nous apprenons que M. Charles Lévesque, médecin vétérinaire muni de diplômes du Collège Vétérinaire de Montréal, vient de s'établir à Berthier. Ce monsieur peut rendre de grands services au public en général, et aux cultivateurs en particulier, et nous souhaitons que l'encouragement ne lui fasse pas défaut.

M. Eucère Munin, riche cultivateur de St. Rémi, possède un veau muni de cinq pattes. On nous dit que le jeune animal n'en est nullement incommodé et marche tout comme s'il n'avait que le nombre de pattes ordinaire.—*Minerve.*

M. Antoine Nadeau, à St. Isidore, comté Dorchester, a fait l'essai, l'année dernière, d'une nouvelle espèce de sarrasin, appelé le "sarrasin bleu," et son essai a été couronné d'un plein succès : la semence d'un minot a produit 117 minots, chaque minot pesant 60 livres ; et 2½ minots ont donné 100 livres de belle farine. Le sarrasin bleu est de beaucoup préférable au sarrasin qu'on cultive dans cette partie du pays. Son grain est plus pesant, plus gros et son écorce plus fine. Il faut le semer bien clair, parce qu'il talle plus que le sarrasin ordinaire ; un quart de minot tout au plus suffit par arpent. M. Nadeau, voulant faire profiter nos cultivateurs de l'avantage qu'offre cette nouvelle espèce de sarrasin, en a déposé une certaine quantité chez M. Giroux, pharmacien, à la Basse-ville, où les cultivateurs peuvent s'en procurer : ceux du Sud peuvent s'adresser à M. Nadeau, à Saint-Isidore.

Communiqué au *J. de Québec.*

Plantez des arbres.—Voilà la saison la plus favorable aux plantations qui est arrivée. Nous ne saurions trop encourager les propriétaires qui ne l'ont pas encore fait, à planter des arbres autour de leurs résidences. Cela donne de la valeur aux propriétés et est un embellissement pour la ville. La plantation des arbres est également favorable

à la santé publique. Nos belles et grandes rues se prêtent admirablement à cet ornement ! Profitons-en. Dans la plupart des villes américaines on a fait des plantations, même dans les rues commerciales. Vous entrez dans les magasins à travers la verdure. Pourquoi les propriétaires de nos rues commerciales n'en feraient-ils pas autant ? Qui prendra l'initiative ? Le titre d'homme de progrès sera décerné pour la vie au premier marchand sorelois qui montrera ce bon exemple....

LES AMENDEMENTS.

Nous pourrions nous dispenser de parler de la marne comme amendement, par la raison que la chaux est pour nous l'amendement le plus commun et le moins difficile à avoir. Néanmoins nous ne voulons pas la quitter sous silence. La marne, est une terre grasse qui se trouve souvent à la surface des plateaux formés par des terrains d'alluvions. (Pour ceux qui désirent en connaître la composition et qui savent un mot de chimie, nous leur disons que la marne est un composé d'argile, de sable et de carbonate de chaux]. On trouve ordinairement la marne [à peu de profondeur] dans les terrains où croissent les chardons, les sauges, les ronces, le trèfle jaune etc. Quelquefois cependant, il est fort difficile de distinguer la marne de certaines autres terres ; pour ne se tromper pas, il suffit de jeter sur une petite quantité de cette terre du vinaigre très-fort ; si celui-ci se répand sans boursoufflement, dit un auteur, ce n'est que de l'argile ; dans le cas contraire c'est de la marne. Pour savoir la quantité de marne à em-

ployer, il faut en avoir soi-même l'expérience, et des résultats l'on conclut la quantité qui est nécessaire. Néanmoins, M. Arthur Young excellent écrivain agricole, nous donne une règle que nous pouvons accepter facilement par la raison que des hommes comme M. Pavis, M. Thaer, Molard, etc., semblent l'accepter volontiers. M. Young conseille donc de se servir d'une dose de quatre-vingt deux pieds cubes de marne par arpents pour les sols légers; on augmente la dose pour les sols humides. Néanmoins comme le remarquent les meilleurs auteurs, la marne exige que le sol sur lequel on la met soit parfaitement égoutté, et quelques-uns vont même à dire avec assez de vérité qu'il est nécessaire de faire labourer le terrain, d'y appliquer la marne, qui elle-même doit être bien sèche avant d'être mêlée avec la terre. Les Anglais eux-mêmes couvrent ordinairement celle-ci d'une couche de marne de quatre à cinq lignes d'épaisseur et prétendent que cette quantité suffisante pendant une quinzaine d'années, à l'expiration desquelles ils emploient de nouveau la marne, mais en quantité trois fois moindre. Dans ces terrains comme dans ceux que l'on amende par la chaux, et en général dans tous les terrains, après chaque récolte il faut rendre à la terre par le moyen des fumiers et autre engrais la richesse qu'on lui enlève par cette récolte. C'est là un point essentiel pour ne pas causer l'épuisement du sol; c'est une chose que bien des gens comprennent, il est vrai, mais c'est une pratique que l'on néglige fréquemment, nous dirions, le plus généralement. Nous ne doutons nullement que ce ne soit à cette négligence que nous ne devions attribuer en grande partie la stérilité d'un nombre si considérable de nos terres en Canada; d'ailleurs le bon sens seul nous le dit clairement.

A part de ces deux sortes d'amendements calcaires, il y a encore les coquillages et les débris de démolitions que les français appellent plâtras. Les coquillages ne sont pas rares en Canada, mais leur emploi l'est beaucoup. Cependant si l'on voyait l'usage que l'on en fait en Angleterre, et surtout en France

et les résultats satisfaisants qu'ils produisent, on ne les laisserait plus ainsi dans l'oubli. En général, lorsque ce sont les coquillages qui servent d'amendement, on en répand sur le sol une quantité qui équivaut à dix ou vingt charretées par arpents. Nous disons dix à vingt charretées, car il faut, comme pour la chaux et la marne, diminuer ou augmenter la dose suivant que le terrain est sec ou humide. Quant aux débris de démolitions, leur usage est fort répandu non-seulement en France et en Angleterre mais encore en Italie. Dans ces différents pays, bien que les terres sur lesquelles on les répand aient des destinations différentes, on s'accorde néanmoins à en employer une quantité suffisante pour en couvrir le sol. Cet amendement est excellent pour les grains; ceux-ci y sont ordinairement bien beaux, mais la paille est en petite quantité. En Italie, ils servent dans les terrains plantés d'arbres fruitiers; rien ne nous empêcherait de l'ire de même. Nous devrions au contraire nous appliquer soigneusement à amender nos terres où croissent des arbres fruitiers; car autrement il arrivera à bon nombre de nos cultivateurs ce qui est arrivé aux environs de Montréal. On a négligé le plus souvent d'améliorer la terre des plantations, et la conséquence a été que les produits ont fort diminué et sont devenus presque à rien pendant un certain temps. De pareils résultats ont fait perdre le goût de ces vergers qui ne pouvaient pas même produire l'intérêt de l'argent employé à l'achat du fonds; en a fait disparaître arbres et vergers, et l'on a mis à la place des maisons de plaisirs ou des champs de blé ou de patates. Cependant si l'on s'était un peu appliqué à profiter des nouveaux moyens employés pour améliorer les terres, si l'on ne s'était pas obstiné à toujours demander à la terre des produits sans lui donner de matières fécondantes, mais au contraire à rendre au sol sous une autre forme la richesse que l'on en retirait, on ne verrait pas comme aujourd'hui un si grand nombre de nos vergers disparus et l'on ne verrait pas continuellement nos marchés encombrés des pommes étrangères que nous fournissons nos voi-

sies les Américains, et une partie de nos richesses ne passerait pas à l'étranger. Il est de la plus grande importance pour nous de conserver et d'augmenter nos vergers, car notre climat est favorable à ce genre de culture et les profits en sont fort considérables. Nous avons vu en effet plusieurs cultivateurs qui avaient de petits vergers qu'ils entretenaient avec soin, et ils nous ont avoué plus d'une fois que ces vergers leur rapportaient au-delà de £100 chacun, tandis qu'en coupant ces arbres et en ensemençant le terrain, ils n'auraient pas retiré plus du tiers de cette somme; et ces bons agriculteurs pourtant ne connaissaient pas les meilleurs moyens d'améliorer la terre de leurs vergers. Nous recommandons donc fortement les amendements et les engrais en général, et particulièrement lorsqu'ils sont employés à enrichir le sol planté en arbres fruitiers; ce qui, comme on vient de le voir, peut apporter des profits considérables à l'agriculteur.

DONNEZ DE L'EAU AUX VACHES.

Il n'y a pas un animal qui requiert plus d'attention sous ce rapport que la vache laitière. Et cependant il n'y en a pas, peut-être, de plus négligé. On donne bien à boire aux chevaux et aux bœufs qui travaillent; mais les vaches on ne s'en occupe guère.

Les vaches devraient toujours trouver de l'eau pour étancher leur soif. Il leur en faut non seulement beaucoup, mais aussi souvent. Et cette eau doit toujours être fraîche et bien propre.

On ne fait point assez de cas d'attendre à cette dernière chose. En quelques endroits, on ne voit point les auges, l'eau y croupit, devient sale de toutes les ordures des volailles de la basse cour: Les vaches boivent de cette eau, parce qu'elles ont bien soif; mais elles ne l'aiment pas; et ne boivent pas suffisamment.

Ce défaut de précaution dans l'abreuvement des vaches et la plupart du temps la cause d'une diminution dans le rendement en lait. Et l'on s'aperçoit toujours qu'après une pluie, les vaches augmentent.

Cela dépend, non pas, seulement de ce que l'herbre prend une nouvelle vigueur après ces coups de pluie, mais aussi de ce que les vaches trouvent plus aisément à s'abreuver.

On doit se persuader que l'eau entre pour beaucoup dans la sécrétion du lait. Quand on sera convaincu de cela, on se donnera plus de trouble pour abreuver les vaches.

FABRICAT. ON DU FROMAGE.

Monsieur le Rédacteur,

Quels sont les arrangements qui devraient être pris pour assurer le succès de la manufacture et le profit de l'habitant ? Dans quelques mots, je vais vous le dire.

Il est absolument nécessaire que le lait soit délivré deux fois par jour à la manufacture ; le matin et le soir, afin que l'on emploie le lait aussi frais que possible. Les vaisseaux dans lesquels le lait est charroyé doivent être scrupuleusement propres, lavés et rincés après avoir été vidés matin et soir. Nous ne parlerons pas de ces détails-là maintenant. Les habitants disent que le charroyage du lait est l'obstacle qu'ils ne peuvent pas surmonter. Ils voudraient que le propriétaire de la manufacture charrierait le lait à ses dépens. Cela ôterait beaucoup et peut-être tout son petit profit. De la manière dont nos paroisses sont divisées, il lui faudrait quatre chevaux et voitures ainsi que quatre hommes. Il faut que le lait soit délivré entre deux heures fixes le matin, et la même chose le soir ; entre ces heures-là, la manufacture n'a aucune occupation à donner soit aux chevaux, soit aux hommes. S'il n'y avait qu'un rang et si la distance n'était pas plus de deux milles, une voiture ferait l'affaire et la manufacture pourrait entreprendre la dépense de charroyer le lait ; dans d'autres conditions, il est impossible pour la manufacture d'entreprendre ce charroyage. Mais pour les cultivateurs, c'est une chose très-facile. Supposant qu'il y a trente cultivateurs dans un rang, que chacun d'eux aie ses propres vaisseaux d'une grandeur proportionnée à la quantité de lait qu'il

fournit et qu'ils se payent les dépenses d'une voiture entre eux. Qu'ils choisissent chacun leur jour pour charroyer le lait ; alors le même habitant ferait deux voyages par jour qu'une fois tous les trente jours. Total de cinq jours pour la saison, et non pas un jour complet tous les 30 jours ; car le lait serait délivré le matin avant 8 heures et le soir entre 6 et 8 heures ; encre ces heures il serait donc libre.

Une autre manière de charroyer le lait à peu de frais est celle-ci. Que chaque cultivateur paye quelque somme fixe par vache pour charroyer (soit \$1 par vache) à un qui serait charretier et qui charroyerait le lait deux fois par jour ; mettons cent vaches par rang, cela lui donnerait \$100 pour cinq mois ; ce qui vaudrait bien la peine d'être nommé et qui ne serait pas dispendieux pour le cultivateur ; chaque vache payerait cette piastre dans quelques jours.

Je crois que le cultivateur aurait plus de profit en vendant le lait de ses vaches à une manufacture de fromage que de faire du beurre. Le lait vaudrait 7½ cents le gallon, à une manufacture ou 9 sous, délivré à la manufacture. Mettons qu'une vache donne deux gallons de lait par jour à 7½ cents, cela fait 15 cents par jour. La fabrication de fromage dure 5 mois ou 130 jours de travail ce qui fait \$19 50 pour le lait d'une vache ordinaire pour cinq mois, et avec si peu de trouble. Il n'y a que le trouble de charroyer le lait à la manufacture, ce qui est très-facile, en mettant en pratique les moyens que je viens d'indiquer. Toutefois si un cultivateur a quinze ou vingt vaches, il devrait charroyer le lait lui-même.

NEMO.

De la plantation des Arbres.

M. le Rédacteur,

Comme le printemps semble déjà s'annoncer, ou plutôt qu'il nous assure son véritable retour, j'ose encore, par l'entremise de votre intéressant journal, attirer l'attention de vos bienveillants lecteurs sur la plantation des arbres.

On se rappelle encore, je n'en doute pas, les avantages que la santé publique retire de ces plantations

d'arbres qui, comme je le disais l'an dernier, ont la propriété d'absorber tous les miasmes délétères, les gaz putrides qui s'échappant dans l'air le vicient et le corrompent, au point que souvent il produit de véritables fléaux épidémiques : la terreur des nations.

Non seulement, ces plantations sauvegardent la santé publique, mais aussi elles fournissent encore cette ombre salutaire qui préserve nos animaux de l'astrobolisme, (de *Astrein*, astre et *Ballein*, lancer) c'est à-dire de ces coups de soleil qui les foudroient [presqu'instantanément] En été, elles exposent au frais nos demeures, attirent autour d'elles une légère brise, et nous respirons par conséquent plus à l'aise. En hiver, elles modèrent les vents furieux, préservent ainsi nos habitations d'une chute ou de tout autre accident quelconque, et diminuent l'intensité du froid, elles font acquérir aux propriétés une plus grande valeur, elles embellissent les villes, les villages et les campagnes.

Quoi de plus beau en effet qu'une ville, qu'un village ou qu'une campagne avec ses chemins bordés de beau et magnifiques arbres ! Quel beau coup d'œil ! Quel bel aspect Sans avoir égard à l'utilité que nous présentent ces plantations, la beauté seule devrait être suffisante, ce me semble, pour encourager une corporation de ville et de village, de même que les agriculteurs à faire des sacrifices pour de semblables améliorations.

D'ailleurs, pour les agriculteurs c'est chose facile que de planter quelques arbres tous les printemps et tous les automnes. Ça ne prend pas bien du temps, je vous assure, surtout lorsque nous ne sommes pas à grande distance des forêts.

Mais, Monsieur le Rédacteur, à cette remarque, j'entends déjà plusieurs murmures, plusieurs voix qui s'élèvent toutes à la fois et me disent : *Comment ! Nous, planter des arbres ? Nous n'en avons jamais le temps.....* Hélas ! je leur dirait : Vous n'avez pas le temps de planter quelques arbrisseaux, et vous en avez pour colporter les fausses nouvelles, vous en avez pour semer la

division, la discorde et la zizanie dans les familles ; Prenez mes conseils, mettez les en pratique et vous n'aurez jamais à vous repentir d'avoir bien agi ; au contraire vous vous en réjouirez.

Je vous ai parlé de l'utilité des arbres sous plus d'un rapport, maintenant il me reste à dire à vos lecteurs comment il convient de les planter.

Après les avoir avec le plus de soin possible et qu'ils sont rendus à destination, on commence par enlever, se servant d'un couteau bien tranchant, toutes les racines que l'on a blessées ou que l'on a coupées et déchirées. On raccourcit de même les racines qui sont trop longues pour les arbrisseaux, d'un pouce ou deux pouces de diamètre ; " que ce soit ormes, érables, plaines, merisiers, hêtres, pins et épinettes blanches," il suffit que les racines aient un pied et demi de longueur. Mais, ce qui est indispensable à la reprise des jeunes arbres, ce sont les radicelles " petites racines. Plus ils en seront pourvus, mieux ils reprendront.

Alors qu'ils sont prêts à planter, les déposez dans un trou convenable, vous jetez sur les racines de la terre bien fine, et avant de combler le trou, vous soulevez le bas en haut le jeune arbrisseau afin que la terre adhère fortement à ses racines vous versez un sceau ou un demi sceau d'eau dessus selon que le temps est plus ou moins sec, je suppose que vous plantez au printemps et enfin vous comblez le trou et foulez convenablement la terre de vos pieds. Ensuite, il ne vous reste plus qu'à les arroser de temps à autre si le temps est sec.

Si vous les plantez le long du chemin du Roi, mettez-les en ligne droite et à la distance de dix, douze ou quinze pieds. Pour la formation d'un bosquet, il convient de les planter de manière à former un gentil petit "Parc", entre coupé d'allées, le long desquelles on peut y asseoir et grand nombre de rosiers de boules de neige, de ahlias, etc., etc.

Ce n'est pas encore tant pour la beauté que je vous recommande ces choses, que pour la santé.

Si on savait les avantages d'un bocage auprès d'une demeure, je ne

puis croire qu'on retarderait un seul jour sans un former un ; d'autant plus que ça n'exige pas un temps fort long de la part du propriétaire.

Si on veut faire croître rapidement les arbres, lors de la plantation on a le soin de couvrir les racines de terre très g'asse, ou de bourrier, ou de terroir bien décomposé. A l'automne également on leur jette du fumier.

Des personnes ont l'habitude de les étronçonner, c'est-à-dire de leur couper la tête en les plantant. C'est une bonne méthode. Elle a pour but principal de former une belle tête.

Avec du bon vouloir, on parvient à se planter de jolies érablières. Pour cela, il nous suffirait d'en planter au printemps une couple de cents et à l'automne un égal nombre. En cinq ans, on arriverait à la plantation de deux mille érables. N'est-ce pas de quoi faire une belle sucrerie..... Eh bien ! ceci vous fait voir qu'avec de la bonne volonté et un peu de temps, qu'on parvient à tout. *Labor improbus omnia vincit* nous dit le poète Virgile, et il a raison. C'est vrai, avec un travail constant, on vainc toutes choses. Il n'y a que le paresseux et les " sans volonté " qui soient capables de rien.

Selon moi, il me semble que nos " Sociétés d'Agriculture " devraient prendre sur elles d'encourager ces sortes de plantations. Elles mériteraient bien de la patrie si, un jour ou pourrait dire : " Ce sont les sociétés d'Agriculture qui ont fait belles et riantes nos campagnes ; ce sont les sociétés d'Agriculture qui ont mis à l'abri d'un brûlant soleil d'été, des milliers de nos animaux qui sans cela seraient morts ; ce sont les sociétés d'Agriculture qui sont la cause que le pauvre voyageur est protégé d'une ombre salutaire le long de sa route ; ce sont les sociétés d'Agriculture qui ont fait, pour ainsi dire, surgir du sol canadien, ces sucreries et ces bois si utiles ; ce sont les sociétés d'Agriculture qui ont donné tout le charme qu'ont maintenant nos demeures ; enfin ce sont les sociétés d'Agriculture qui ont cloué les familles au sol."

En effet, que de personnes n'ont

point quitté la patrie, aux souvenirs que, dès leur bas âge, elles avaient souvent joué, pris leurs ébats, sous ces beaux arbres, retentissant des doux ramages et des suaves accents d'un rossignol qui n'a point manqué de venir les revoir au retour de la belle saison !

Pour encourager ces si utiles plantations, il suffirait que chaque société accordât quatre prix ; dix piastres, par exemple, pour celui qui aurait planté en une seule année, quatre cent belles jeunes érables qui seraient très bien reprises ; huit piastres à celui qui en aurait planté trois cents ; six piastres à celui qui en aurait planté deux cents ; enfin, quatre piastres à celui qui en aurait planté un cent. De plus il faudrait qu'elles eussent été plantées en lignes bien droites et à la distance de six ou huit pieds en tous sens.

En agissant ainsi, je suis persuadé qu'en peu d'années, on aurait le bonheur de voir notre beau Pays couvert de jeunes érablières, lesquelles, plus tard, donneraient même de bien beaux bénéfices à leurs propriétaires.

J'espère que toutes les sociétés d'Agriculture de notre belle Province de Québec prendront en considération ces quelques remarques que je leur soumets très humblement, et qu'elles les feront tourner à l'avantage de notre population.

Il serait bon que dans nos villes et villages on obligeât les propriétaires à border les rues de beaux jeunes ormes ou d'érables. Plus tard, la santé publique en retirerait d'immenses avantages.

On ne devrait point non plus manquer de punir très sévèrement toute personne qui ferait l'office de briser malicieusement quelques uns de ces arbres : c'est qu'ils seraient à l'abri des *gamins*.

Au printemps, tant que les arbres n'ont point émis de feuilles on peut planter. Plus tard, rarement ils reprennent.

A l'automne, on commence les plantations aussitôt après la chute des feuilles.

UN AMI DU PROGRES.

MOYEN POUR EMPÊCHER LES COR-
NEILLES D'ARRACHER LE
BLÉ-D'INDE.

Un journal américain donne le procédé suivant comme très-propre à empêcher les corneilles et autres oiseaux d'arracher le blé-d'inde. On dit $\frac{1}{2}$ minot, dans une cuvette ou autre vaisseau, et on jette dessus de l'eau très-chaude en quantité suffisante pour couvrir le grain entièrement : on le laisse tremper durant quelques minutes, assez longtemps pour que le blé-d'inde se réchauffe complètement ; ensuite on soutire l'eau et on répand sur le blé-d'inde un peu de goudron qui aura été d'abord chauffé jusqu'à ce qu'il soit clair, et avec un bâton on brasse le tout ensemble, ce qui couvrira chaque grain de blé-d'inde d'une légère couche de goudron : enfin pour empêcher les grains de se coller ensemble, on répand dans la cuvette du plâtre ou de la poussière et on brasse encore une fois.

L'AGRICULTURE.

[Suite.]

[Du Courrier du Canada.]

En parlant du luxe des habits chez les cultivateurs, j'aurais dû parler aussi du luxe des maisons et surtout du luxe des voitures. Ce dernier est la ruine d'un grand nombre de cultivateurs. Je connais personnellement des agriculteurs qui ont couvert leurs terres de dettes par ce luxe et je sais que, grâce à eux-mêmes, leurs enfants n'ont plus d'autres ressources, pour se créer une position, que la colonisation de terres nouvelles ou l'exil vers la ville. Hélas ! ils prendront le chemin de la ville, ils viendront à Québec où ils s'établiront *charretiers*. Quelle autre position peuvent-ils ambitionner ? Cette position de "charretier" est à peu près la seule qu'ils puissent exercer. Et l'on verra des hommes appelés à la royauté de l'agriculture, on les verra mendier tristement les fatigues du voyageur et cela, par l'imprévoyance, la folie de leurs parents, et peut être aussi par leur lâche reculade devant le défrichement de terres encore attendant les bras d'hommes de cœur. Et à la ville,

les charretiers pleuvent. L'on peut en voir un bon nombre subir patiemment les intempéries de l'air dans nos principaux quartiers. L'émigration se présentera bientôt à l'esprit de ces pauvres malheureux comme un ange sauveur. Bientôt, ils partiront pour les États-Unis, et ce sera le dernier surcroît à leur infortune.

Le luxe des maisons est moins répandu : dans les paroisses que j'ai pu visiter, je l'ai rencontré assez rarement. Il apparaît lui aussi, néanmoins. Tant que ces cultivateurs ont vécu simplement, ils ont pu arracher leur vie de leurs terres mal cultivées. Mais à présent qu'ils augmentent leurs dépenses et qu'ils laissent leurs terres dans le même état de déperissement, c'est la banqueroute, la hideuse banqueroute qu'ils attirent sur leurs têtes.

J'ai vu des agriculteurs dont les animaux, "apparemment," ne fournissaient point de fumier et qui, par conséquent, n'engraissaient jamais leurs terres. Je les ai vus employer un même terrain aux mêmes semences depuis un temps immémorial : eux-mêmes me le disaient. Chez eux, j'ai vu les fossés en désordre et quelquefois les clôtures se prêtant aux gambades des troupeaux bondissants. Enfin, j'ai vu des terres plutôt gâtées que cultivées. Et sur ces mêmes terres, j'ai vu des maisons de haut prix et meublées à grands frais. Remarquez bien que je ne parle point de médecins ni des fonctionnaires de ces paroisses ; je ne parle que de simples agriculteurs. S'ils eussent compris leur mission, ils se fussent occupés sérieusement des substances nécessaires à la nourriture et à la vie des plantes ; des amendements qui consistent à mêler à une espèce de terre une autre espèce de terre de qualités différentes. Ils se fussent occupés des "égouttements," des engrais et des qualités des fumiers et des terres auxquelles conviennent ces fumiers. Tout eût été ordre. Ils se fussent occupés enfin de l'amélioration totale de leurs biens et ensuite, je leur en pardonnerais un luxe qui n'aurait plus été un luxe parce que, par leur conduite, ils se fussent mis en état de subvenir aux dépenses superflues. Je ne leur pardonnerais jamais, cepen-

dant, le mépris de l'"Etoffe du pays" ni l'achat d'ornements qui ne leur conviennent nullement. Des aises plus nombreuses, très-bien, mais non point de folles inutilités.

Conclusion de tout cela : l'instruction donnée aux enfants de la campagne n'a pas été et n'est pas ce qu'elle doit être. Quoi ! il y a quarante ans, il y a cinquante ans, nos cultivateurs étaient pour la plupart sans école. Quelquefois, un maître ambulante leur donnait quelques leçons de lecture et d'écriture. Alors, ils tenaient à leurs terres et leur vie était simple comme elle doit l'être. Un cultivateur laisser sa terre pour la ville, mais c'était un phénomène ! Aujourd'hui chaque paroisse a une école et souvent plusieurs. D'où vient donc que tant d'agriculteurs ont un goût si prononcé pour les modes et les aises de la ville ? Il faut le dire, la faute en retombe sur les instituteurs. Que les exceptions n'en prennent point leur part, je ne leur en veux point. Oui, la faute en retombe sur les instituteurs qui donnent à leurs élèves la même instruction qu'ils donneraient à des élèves urbains. J'ai assisté à plusieurs examens d'écoles de la campagne ; on les interrogeait sur une Histoire sainte trop détaillée, sur une Histoire du Canada trop détaillée encore, sur les fleuves de l'Asie et les déserts de l'Afrique, sur les excursions d'Alexandre le Grand, etc. Aucune question, aucune sur l'agriculture. On les interrogeait aussi sur l'arithmétique : les élèves les plus intelligents savaient tout ce qui leur fallait pour venir, à la ville derrière un comptoir, faire danser les pièces de drap sur le bout de leurs doigts ! Et aucune question sur l'agriculture.

Mais l'instituteur de la campagne devrait-il oublier qu'il forme ou doit former des agriculteurs ? Sa tâche principale, celle qui doit primer les autres, ou plutôt sa tâche unique, c'est l'enseignement de l'agriculture auquel doivent se rattacher tous les autres. C'est ainsi que l'agriculteur enfant apprendra l'arithmétique, afin de pouvoir s'entendre plus tard dans les affaires agricoles qu'il aura à transiger. C'est ainsi qu'il apprendra l'histoire de sa patrie,

dans un abrégé court et net, pour qu'il sache à quoi s'en tenir sur sa nationalité. L'étude du Catéchisme aura été sa première étude; il la perfectionnera dans l'assiduité aux instructions du curé, dans certains livres de la bibliothèque paroissiale et par les sages leçons de l'instituteur. Puis, l'agriculture et l'agriculture.

Oh! si j'étais instituteur à la campagne! Je voudrais posséder un vaste jardin. Mes élèves m'aideraient dans les soins à donner à la culture de ce jardin. J'étudierais consciencieusement les revues agricoles, et j'en extrairais, pour mon profit, les données utiles. Cultivant d'après toutes les règles de la science, j'expliquerais ces règles à mes élèves et je m'efforcerais de les graver dans leurs esprits. Je tâcherais de découvrir par moi-même des perfectionnements nouveaux dont je leur rendrais compte et j'en voudrais faire l'application en leur présence et avec eux mêmes. Si je réussissais, je voudrais inviter les parents de mes élèves à venir examiner la culture de mon jardin. De mon côté, j'irais payer visites à ces agriculteurs, parcourir leurs champs et en observer les défauts et les qualités. Des leçons des revues agricoles, je leur répèterais celles qui seraient appropriées aux temps, aux lieux, aux circonstances. Enfin, je ne voudrais jamais les laisser sans leur conseiller fortement de s'abonner à quelque journal d'agriculture.

Si les instituteurs entendaient leur mission telle qu'ils la doivent entendre, l'agriculture serait pour le Canada une source de richesse sans nombre. Nos fermes s'amélioreraient de mieux en mieux et les perfectionnements s'ajouteraient aux perfectionnements. On ne verrait plus, grâce aux grands avantages de l'agriculture, on ne verrait plus cet exode effrayant de nos cultivateurs vers les États-Unis. Les parents incapables de laisser des terres à quelques-uns de leurs enfants les verraient s'enfoncer gaiement au milieu des forêts pour changer promptement leur morne solitude en paroisse pleine d'activité. Le flot de l'émigration diminuerait d'un tiers, peut-être d'une moitié: le Canada ne tarderait point à

s'en apercevoir à ses progrès. Nos désœuvrés de la ville, à la vue du bien aisé de l'agriculteur, iraient établir de nouvelles colonies dans leur propre patrie. A leur tour, nos émigrés voudraient échanger les misères de leur exil contre les douceurs du sol qui les a vu naître: ils reviendraient vers nous qui les verrions aller enrichir les richesses de nos campagnes.

Ce temps viendra; je l'espère, je le désire pour la grandeur future de ma chère patrie. Le Canada est un enfant malade, mais il m'est doux de croire que j'en verrai la guérison de mes propres yeux; je le verrai subir sans danger les peines de l'enfance. Quand le remède aura été appliqué à ses maux, il grandira, il deviendra fort. Alors, il sera de taille, à faire respecter aux convoiteux Américains le bien d'autrui. La génération à laquelle j'appartiens sera sur le bord de la tombe: elle y descendra avec la conviction que la *Minerve* ne s'est point trompée quand elle a prêté à notre patrie, mais sur une plus petite échelle, le rôle gigantesque de la France sous Charlemagne. Nous serons à l'aurore de cette grandeur, nous pourrions fermer les yeux sans crainte et sans regret.

Sans clore nos bons cœurs à de si consolantes espérances ne perdons point notre temps, néanmoins, à nous bercer dans des désirs qui, pour le moment actuel sont des rêves, des illusions. Maintenant, faisons digue au flot toujours grossissant de l'émigration. Ses ravages sont énormes, son étendue est sans limites. Il exerce ses dévastations jusque dans la forêt nouvellement abbatue par le colon, jus qu'au pied de nos lointains montagnes. Il faut une digue, une digue immense comme le flot et l'on ne saurait voir trop de bras travailler à la construction de cette digue. Les curés, les instituteurs, tous les hommes instruits des campagnes, les journalistes politiques, les revues agricoles, tous doivent unir et leurs efforts pour rebouler le flot hors de la campagne. Ensuite, il sera plus facile de le chasser des villes.

La revue agricole, surtout, peut beaucoup. Ce serait le drapeau qui rallierait tous les soldats de la grande cause nationale. Je montrerai, dans le prochain numéro tout le pouvoir qu'elle possède mais dont elle n'use point et je parlerai de ses devoirs.

PHILIPPE MASON.
A continuer.

AUX AGRICULTEURS.

Pour l'Agriculture, la saison qui commence est la plus belle, la plus désirée, celle qui fait renaître les espérances.

L'habitant de la campagne se trouve aujourd'hui débarrassé de la plupart des soins qu'il a dû exercer durant l'hiver envers ses animaux. La terre se sèche de jour en jour et bientôt grâce à une température plus élevée, la terre, des pâturages sera devenu assez ferme l'herbe aura cru suffisamment pour lui permettre d'envoyer paître ses bestiaux.

Le printemps, pour le cultivateur est un temps précieux. Il n'en doit pas perdre un instant. Les instruments d'agriculture doivent de bonne heure être mis en bon état de service; tout doit être prêt; les attelages de ses chevaux seront réparés, et les bêtes elle-mêmes devront avoir été soignées convenablement pour être en état de faire les travaux de labours et des semences aussi promptement que possible.

Le cultivateur doit se rappeler que le temps est venu de semer, quand la terre est préparée, et il ne doit plus alors perdre un moment. Les semences jetées en terre de bonne heure donnent toujours un meilleur rendement tant par la qualité que par la quantité du grain.

A ce temps de l'année, il faut prendre garde que les bêtes à cornes et les chevaux n'aillent pas dans les prairies. Leurs pieds s'enfonçant dans la terre mal affermée feraient beaucoup de tort aux plants de mil et de trèfle et en briserait la racine.

Le cultivateur intelligent doit s'appliquer à faire un guéret convenable au sol ni trop mince, ni trop profond. Le hersage est une opération qui demande aussi le plus grand soin. L'égoût des terres doit être pratiqué avec la scrupuleuse attention.

Depuis bien des années les récoltes ont été très médiocres: une année sur deux, elles ont été presque nulles. Cela dépend de la mauvaise manière de cultiver, de ne point améliorer le sol, soit par les engrais soit par une culture raisonnée. Il y a des cultivateurs qui épuisent leur terres par des semences trop longtemps répétées, ou en y mettant des grains peu propres au sol. Il faut, avant tout, ne demander à la terre que ce qu'elle peut produire. Semer du blé dans une terre légère qui peut à peine produire les grains les plus légers serait manquer de logique. Ce serait exiger du sol plus ne peut donner. Et il en est ainsi de tous les grains.

Un grand défaut chez les cultiva-

teurs canadiens, c'est de semer outre mesure. On ne s'occupe pas d'avoir des prairies et de bons pâturages. Ce que l'on veut, c'est avoir du grain. On oublie qu'un bon pacage, donnant une nourriture riche au bétail, et surtout aux vaches à lait, est une source de revenus considérable. Les prairies fournissent la nourriture des bestiaux durant l'hiver.

Une culture trop négligée chez tous les habitants des paroisses environnantes est celle des légumes, patates, carottes, betteraves, etc.

On se contente généralement de planter quelques minots de patates pour en avoir une petite provision; quant aux carottes et aux betteraves on ne s'en occupe pas du tout.

C'est là une grande erreur. On devrait se rappeler qu'un arpent en légumes donne un profit plus grand que cinq arpents en grain ordinaire. La culture des légumes ameublisse le sol et l'améliore considérablement, voilà déjà un grand avantage mais c'est principalement en vue de la nourriture du bétail que l'on devrait s'adonner à la culture des légumes. Les carottes, et surtout les betteraves fournissent la nourriture la plus riche et la plus succulente pour les vaches laitières.

Si chaque cultivateur savait ce que lui vaudrait chaque printemps quelques cents minots de betteraves il ne négligerait pas de préparer un tout petit morceau de terre pour se les procurer. Cultivateurs qui lisez ceci, secouez donc votre apathie. Commencez cette culture des légumes qui vous paiera cent pour un, tandis que les grains ordinaires ne vous donnent, que très rarement quinze pour un. Encouragez les autres à faire de même, et bien tôt la richesse paraîtra au milieu de vous.

Les fumeurs doivent songer à faire leur provision de tabac; et s'il leur en reste quelques livres, qu'ils sachent qu'ils pourront les vendre à un prix de 25 à 30 centins par livre.

En terminant, pourquoi ne demanderions nous pas à chaque cultivateur, d'avoir près de sa maison, un petit jardin, où il y aurait des fleurs qui répandraient leur parfum et feraient les délices des jeunes personnes, et des plantes potagères, des choux, des navets, des bettes, des concombres, du persil, etc. Rien n'empêcherait non plus qu'il y eût au milieu de tout cela des melons de toutes sortes.

Que les cultivateurs réfléchissent sur ces considérations et les mettent en pratique, et ils marcheront vers le progrès dans leur art si beau et si noble. *Gazette de Joliette.*

PRÉCAUTION A PRENDRE POUR SEMER LE BLÉ.

Avant de semer son blé, on le place dans un hangard et on l'arrose avec du sulfate de cuivre (vitriole) dissout dans l'eau, dans la proportion d'une once par gallon d'eau. Quand le blé est bien humecté on y mélange de la chaux, jusqu'à ce que tous les grains de blé en soient recouverts; cette chaux doit être aussi forte que possible. Il faut ensuite bien brasser le blé, crainte que le mélange n'étant pas parfait quelques parties du tas puissent être exposées à souffrir trop de chaleur. Il est bon même de le brasser de temps à autre, surtout s'il doit rester longtemps avant d'être semé. Toute sa semence de blé peut ainsi être préparée le même jour, quoique l'on ne soit que pour semer son blé à différents temps et même à de longs intervalles.

Le sulfate de cuivre est un agent très actif pour aider la végétation du blé; il le fait germer plus vite et lui donne une grande vigueur, il l'empêche d'être mangé dans la terre par la teigne qui s'attaque généralement au grain même du blé et le fait périr. Quelquefois la teigne ne coupe que la tige du blé et ne l'empêche pas de reprendre; mais cette dernière chance de succès est assez rare.

Le rôle de la chaux, dans la culture du blé est d'une importance majeure; c'est un fait bien connu; mais on n'en tient généralement pas assez compte. C'est surtout pour les terres qui contiennent le moins de chaux, comme les terres grises et les terres jaunes, en général toutes les terres légères, qu'il est important de s'en servir.

Il importe pour avoir de bon blé de toujours le semer pour qu'il puisse mûrir dans le croissant de la lune car alors il mûrit moins vite et est moins exposé à être échaudé. Quand on sème le blé de bonne heure on peut le semer durant tout le décroissant de la lune; et quand on sème tard on doit le semer quand la lune est faible; c'est-à-dire durant le premier ou le dernier quartier.

La vache la plus prolifique et qui donne le plus de profit est celle de M. Bell de Dumfries, laquelle a eu six veaux en trois ans.

L'esprit gouverne les muscles au moyen du système nerveux, de même que l'appareil télégraphique est mis en opération au moyen du fil électrique. Si l'esprit est affaibli par l'âge ou par d'autres causes, les nerfs sympathiques s'affaiblissent, et au moyen des nerfs les muscles de l'estomac, du foie, du cœur, des poumons ou des organes génitaux, les maladies de cœur, les faiblesses de poumon ou la débilité générale s'ensuivent avec leur cortège de maux. Le sirop composé d'Hypophosphites de Fellows ranime l'esprit, les nerfs, et les muscles.

De cette manière, il supprime les maladies.



TERRITOIRE DU NORD-OUEST.

A partir du 15^{me} jour de juin prochain, le transport des émigrants sera fait aux taux suivants :

DE TORONTO AU FORT WILLIAM.

Les adultes, \$5; enfants au-dessus de 12 ans à moitié prix—150 lbs. d'effets à leur usage personnel franc de port. Bagage extra, 5 centins par 100 lbs.

DE TORONTO AU FORT GARRY.

Les Emigrants, \$25—enfants au-dessus de 12 ans, moitié prix—150 lbs. d'effets à leur usage personnel, franc de port. Bagage extra \$1.50 par 100 lbs. (On ne transportera aucuns chevaux, bêtes à cornes, ni voitures, non plus que des instruments d'agriculture trop pesants.)

MODE DE TRANSPORT.

Les 96 milles de Toronto à Collingwood, par le chemin de fer.

Les 532 milles, Collingwood au Fort William par le Steamer.

Les 45 milles, du Fort William au Lac Shebandowan, par les wagons.

Les 310 milles de navigation interrompue, du Lac Shebandowan à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois, par les bateaux déconvertis.

Les 95 milles, de l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois au Fort Garry, par les charrettes ou wagons.

Le Département fournira des cabanes et des tentes pour l'usage des Emigrants aux divers portages entre le Fort William et le Fort Garry. Les passagers devront se munir de provisions, cependant, ils pourront s'en procurer au prix coûtant, au Lac Shebandowan, au Fort Frances, et à l'Angle Nord-Ouest du Lac des Bois.

F. BRAUN,
Secrétaire.

Département des Travaux Publics,
Ottawa, 1er avril 1871.



Le Mari.—Marie, tiens ma chère : j'arrive justement de la ville, et j'ai apporté avec moi toute notre commande, thé, café, calicot, et enfin une charge de.....

La Femme.—(P'interrompant.) et tu as oublié le Pain-Killer.

Le Mari.—Ah, non! je ne pouvais oublier cela car tous les magasins en sont remplis et de plus les clôtures, les roches et les maisons sont remplis d'affiches qui nous y font penser, elles ont "Pain-Killer" écrites en grosses lettres. Le marchand dit que le Pain-Killer devrait être dans toutes les maisons et dans un endroit où on puisse le trouver même à la noirceur.

La Femme.—Il faut que cela soit bon, car la femme Parson ne l'élèverait pas jusqu'aux nues comme elle le fait.

Le Pain-Killer est un remède pour les douleurs internes et externes. Les maux intérieurs, Crampes, Spasmes, Froids subits et dérangement d'intestin, quelques Gouttes dans de l'eau donneront un soulagement immédiat. Comme finiment il est sans égal, il arrête la douleur instantanément. Soyez certain de nous procurer la bonne faite par Ferry Davis & Son et vendue par tous les pharmaciens et les groceriers.

15 février 1871.

En vente au Bureau du *Journal d'Agriculture* quelques paquets de Blé d'Inde dit Blé d'Inde hâtif d'Alfred. Il se recommande à tous les cultivateurs pour sa prompte maturité et son goût exquis.

Prix du paquet: 20 centins.

Siles pluies de la semaine dernière ont été un bien pour la terre, et ont fait verdier l'herbe, par contre, elle ont été un mal pour nos rentes qui sont toujours dans un pitoyable état. Néanmoins, notre marché de samedi était assez bien fourni en toutes sortes de denrées, surtout en grains. Les cultivateurs font des efforts pour profiter de la saison, et vendre leurs grains à des prix qui sont toujours plus élevés à l'approche des semailles. Quoique ces prix ne soient pas excessifs, nos fermiers n'ont cependant pas à se plaindre. La graine de mil a peut être diminué un peu en valeur; elle se vendait \$3.00. Les prix des autres grains sont toujours à peu près les mêmes. Blé 2.00; blé d'Inde, pois et lentille, 1.00; sarrasin, 0.90; orge, 0.75 à 0.80; avoine, 0.50. Le sucre dont il y en avait une grande quantité, valait de 9 à 10 cts.

Dans le District de Bedford, on laboure depuis quelque temps déjà, et les chemins sont secs presque partout.

On est à bâtir une fromagerie près du village de Gmaby.

MARCHE EN GROS.

Montréal, 25 avril
Farine par baril de 196 lbs.—Extra Supérieure, nominale 7.00 à 7.25; Extra 6.65 à 6.75; de fantaisie, 6.30 à 6.35; Supérieure fraîche moulue de blé de l'Ouest, 5.65 à 5.75; Superfino Etats de l'Ouest 5.50 à 5.55 facile; Superfino mi-forte de blé du Canada, 6.10 à 6.15; farine forte pour Boulangers, 6.20 à 6.30; superfine de blé de l'Ouest (Canal Wolland) nominale 5.65 à 5.75; superfine marques de la cité (de blé de l'Ouest, nominales, 5.65 à 5.75; Superfino No. 2 du Canada 5.60 à 5.70; Etats de l'Ouest No. 2 5.80 à 6.00, facilement nominale; Belle, 5.35 à 5.40; Moyenne 4.75 à 4.90; Recoupes 3.75 à 4.20; Farine en sac d'Ontario 3.00 à 3.05 sacs de la cité (livrée) 3.25 à 0.00. Marché languissant et tombant, cotes un peu basses. L'Ouest est $\frac{1}{2}$ à $\frac{1}{4}$ de moins sur le blé. Les cotes sont toutes plus basses. Liverpool sans changement. Il est rumeur qu'un lot rond de 4,500 barils de vieille moulue superfine de l'Ouest a été vendu à 5,50 hier. Le commerce local est tranquille. La farine en sac ferme. Farine extra 6.65, superfine de l'Ouest, 5.75. No. 2 5.40. Plusieurs cents barils de belle à 5.20 et moyenne à 4.75. Reçu par le Grand-Tronc 2,057 barils.

Reçu par le Grand-Tronc.

Orge	800 boisseaux
Farine	2786 quarts
Pois	1050 boisseaux
Alcalis	37 "
Beurre	59 tinottes
Suif	15 barils
Lard	13 "

Cuir 172 rouleaux
Saindoux 8 quarts
Bœuf 16 "
Esprit de vin 23 barils
Farine d'avoine par quart de 200 lbs.—Ferme 5.75 à 5.80.

Blé, par boisseau de 60 lbs.—No. 1 de l'Ouest est offert à 1.32. No. 1 1.35.

Mais par boisseau de 56 lbs.—Marché languissant. Cifres 65c à 66c. Pois par boisseau de 66 lbs.—Rare. Les détenteurs demandent de 1.00 à 1.05.

Avoine par boisseau de 32 lbs.—Rare; les détenteurs demandent 46 à 47c.

Orge par boisseau de 48 lbs.—Marché ferme. Les détenteurs demandent de 65c à 70c selon la qualité.

Graines, Mil par 45 lbs.—Marché languissant. On le cote de 2.25 à 2.75 selon la qualité.

Fromage, par lb.—Marché tranquille; très beau, 13c à 13 $\frac{1}{2}$ c; bon, 12 $\frac{1}{2}$ c.

Bœuf par lb.—Cotes sans changement; Inférieur, 12c à 13c; qualité moyenne, 13c à 14c; bon 14c à 16c; très beau, 20c à 22c.

Lard par baril de 200 lbs.—Marché ferme. Mess 19.00; mess mince 17.75; prime mess 16.50; primo 16.00. Extra Prime 14.50.

Saindoux par lb.—Tranquille, 11c 12c.

Alcalis par 100 lbs.—Potasse tranquille; première 6.07 à 6.12 $\frac{1}{2}$; seconde 5.40 à 6.00; troisième 0.00. Perlasse nominale.

OUVRIERS DEMANDES.

Plusieurs bons ouvriers en bois et forgerons trouveront de l'ouvrage en s'adressant immédiatement à Messieurs

FRECHETTE & FRERE,

St. Hyacinthe, 24 Avril 1871.

CARDEUR DEMANDE.

Un bon cardeur trouverait immédiatement de l'emploi en s'adressant chez

N. A. BOIVIN.

St. Hyacinthe, 14 avril 1871.

A vendre.

Dans le village de Ste. Rosalie un emplacement bien bâti comprenant maison, grange, etc, pour les conditions qui seront très raisonnables s'adresser à,

P. S. GENDRON. Ecr. N. P.

St. Rosalie, 11 mars 1871.—1. mr

APPRENTI DEMANDE.

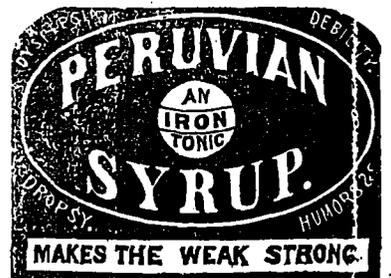
Un jeune homme ou une jeune fille de 16 à 17 ans très bien recommandé comme apprenti photographe, s'adresser à

J. J. E. SAUVAGEEU,

20 Avril 1871.



Ce célèbre remède n'assèche pas seulement la toux on en laisse exister la cause, comme font la plupart des autres préparations, mais il relâche et nettoie les poumons et diminue l'irritation, détruisant par là la cause de la maladie. SETH W. FOWLE & FILS, propriétaire, Boston. En vente chez tous les pharmaciens et marchands de médecines.



CAUTION.—All genuine has the name "Peruvian Syrup" (NOT "Peruvian Bark") blown in the glass. A 32-page pamphlet sent free. J. P. DINSMORE, Proprietor, 38 Dey St., New York. Sold by all Druggists.

AVERTISSEMENT.—Le Sirop véritable porte son nom—"Peruvian Syrup" (non pas "Peruvian Bark")... soufflé dans la bouteille. On envoie gratis un pamphlet de 32 pages. J. P. DINSMORE, propriétaire, 38, Dey Street, New-York.

En vente dans toutes les pharmacies.
1er mars 1871.—12-15-t.

HYPOPHOSPHITE DE FELLOWS'.

Parmi les maux guéris par l'usage du SYROP COMPOSE DE HYPOPHOSPHITES DE FELLOWS' sont

Constipation, Asthme, Consommation, Laryngite, Débilité Nerveuse, Dyspepsie, Bronchites, Chroniques, Diarrhée chronique, Melancolie.

Débilité résultant du typhus et autres fièvres lentes, Diphthérie, Prostration, Hystérie, Hypochondrie, Amenorrhée, Chlorosis, Anémie, Leucorrhée, Excitation Nerveuse, Marnisme ou affaiblissement des muscles, Aphonie, en porte de la voix, Chorea ou St. Vitus's Dance, Faiblesse des poumons, Action du cœur interrompue ou affaiblie, sensations étouffantes, causées par des obstructions muqueuses des poumons ou des conduits de l'air, et la débilité provenant de causes qui souvent sont jugées sans espoir.

A VENDRE PAR LES PHARMACIENS.

Prix, \$1.50; Six pour \$7.50.

JAMES I. FELLOWS, Chimiste.

St. John, N.B.

1er avril, 1871.